



HAL
open science

Sciences sociales, écologie et poésie : à travers les projets de l'Institut Français de Pondichéry

Frédéric Landy, David Picherit, Sricandane Gopinath

► To cite this version:

Frédéric Landy, David Picherit, Sricandane Gopinath. Sciences sociales, écologie et poésie : à travers les projets de l'Institut Français de Pondichéry. Degrés : revue de synthèse à orientation sémiologique, 2022, 192. hal-04029128

HAL Id: hal-04029128

<https://hal.science/hal-04029128v1>

Submitted on 17 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Sciences sociales, écologie et poésie :
à travers les projets de l'Institut Français de Pondichéry**

Frédéric Landy

Université de Paris Nanterre/LAVUE, associé à l'IFP et au CEIAS

David Picherit

CNRS/LESC, IFP

Gopinath Sricandane

Photographe, associé à l'IFP

La richesse de l'Inde en biodiversité lui a permis d'être classée comme « pays méga-divers » par le programme des Nations-Unies pour l'environnement. La richesse de ses cultures séculaires et contemporaines, dans un pays peuplé d'1,4 milliard d'habitants, est également reconnue : ces cultures incluent des rapports à l'environnement spécifiques, marquées par des pratiques et des représentations très diverses dont on trouve la marque dans les arts, qu'ils soient savants ou populaires. Les recherches croisant écologie et sciences humaines et sociales (SHS) se trouvent donc en plein essor en Inde, comme ailleurs dans le monde. Sans prétendre à une quelconque représentativité, nous voudrions centrer ce texte sur l'expérience en la matière d'une institution de recherche fort spécifique : l'Institut Français de Pondichéry (IFP). Elle est caractérisée par l'hybridité : hybridité des nationalités, entre Inde et France, voire au-delà ; hybridité des disciplines, entre sciences biophysiques et SHS ; hybridité des approches, entre archives et collections d'une part, projets de recherche d'autre part. Comment une institution dépendant avant tout du ministère des Affaires Étrangères peut-elle chercher à marier sciences sociales, écologie et poésie ? Comment articuler des collections en écologie, constituées sur presque six décennies, avec des recherches résolument contemporaines ? Tels sont quelques-uns des défis relevés par l'IFP.

Ce texte commence par présenter l'Institut, ses collections puis ses quatre départements de recherche. À travers le thème de la mémoire de l'environnement, il montre ensuite deux exemples d'articulation entre projets de recherche et collections, entre sciences et arts : l'un portant sur l'eau et l'arbre, l'autre sur les paysages et la poésie.

I. Une UMR outil de « diplomatie scientifique »

L'IFP a le statut d'UMIFRE (Unité Mixte Institut Français de Recherche à l'Étranger). Au nombre de 26 dans le monde (27 si on inclue la Délégation en Afghanistan), les UMIFRE se trouvaient à l'origine sous la tutelle unique du ministère des Affaires Étrangères (MEAE), mais sont placés depuis 2007 sous la responsabilité conjointe du CNRS. Cette double tutelle témoigne de la complexité, pour ne pas dire de l'ambiguïté de leur mission. Dépendants de l'Institut des SHS du CNRS (l'INSHS), ils ont une claire vocation scientifique ; mais dépendants du MEAE (qui assure quelque 90 % de la dotation annuelle gouvernementale de l'IFP), ils ont un rôle géopolitique évident : ils représentent une certaine image de la France, un outil de *soft power* pour un pays qui souhaite continuer à rayonner dans le monde.

Ces deux objectifs ne sont pas difficiles à conjuguer pour l'équipe de l'IFP, étant donné qu'une recherche rigoureuse et de pointe, financée partiellement par le contribuable français, contribue automatiquement au prestige du pays. La faiblesse relative de la dotation ne permet de toute façon pas au MEAE d'influer sur les thèmes et les pratiques de recherche, quand bien même le voudrait-il, étant donné que comme toute autre UMR française les recherches de l'Institut sont financées par des réponses à appels à projet de type ANR.

Pourtant, dès son origine en 1955, l'IFP a une origine politique. Il est créé lorsque la France quitte les anciens « comptoirs de l'Inde », notamment Pondichéry, en 1954. Le « traité de cession » signé avec l'Inde laisse à l'ancienne métropole certaines implantations sur le territoire telles que le consulat, le lycée, le monument aux morts... et prévoit la création d'un institut, dans les locaux de ce qui était jusque-là la trésorerie du gouvernement colonial. En 1885, ce petit palais en bord de mer, dont les bases remontent sans doute à la fin du 18^{ème} siècle, avait été acheté par l'Etat à une famille de négociants d'origine marseillaise, les Amalric, qui avait fait fortune dans le textile puis dans la traite des « travailleurs engagés » vers les îles à sucre (figure 1).



Fig.1. L'Institut Français de Pondichéry (photo F. Landy)

L'IFP est la plus grande des UMIFRE pour deux raisons. D'une part il compte, parmi la grosse trentaine de docteurs qu'il abrite, des chercheurs français ou étrangers en expatriation, mais aussi des chercheurs indiens en CDI, payés sur la dotation du MEAE. Cela permet d'assurer la continuité des recherches et de la mémoire scientifique de l'établissement, et contribue à la richesse culturelle de visions scientifiques caractérisées par la mixité. D'autre part, c'est la seule UMIFRE à ne pas se limiter aux SHS, puisque la moitié du personnel travaille en écologie ou géomatique, dans des disciplines relevant plutôt de l'INEE – tutelle secondaire de l'IFP. Un des enjeux de l'Institut est donc de tirer profit de cette richesse pour pratiquer une recherche réellement interdisciplinaire. Les thématiques environnementales y prédisposent justement.

II. Des collections remarquables, en partie dédiées à l'environnement

Outre une bibliothèque de 70 000 ouvrages ouverte au public, l'IFP abrite :

- une collection de 8 500 manuscrits sur feuille de palme, classée « Mémoire du monde » par l'UNESCO, et labellisée CollEx. Le support de ces manuscrits ne dépasse pas deux siècles d'ancienneté, mais leur contenu peut frôler deux millénaires étant donné qu'il s'agit de textes avant tout en sanskrit (voire en tamoul classique, télougou, etc.). La plupart relèvent des *Agamas*, recueils de prescriptions pour vénérer les divinités, qui décrivent les modes de construction des temples aussi bien que les préceptes du yoga. Peu de ces textes ont un contenu portant sur l'écologie, même si les passages sur l'environnement des temples peuvent en être proches. Cette collection est patiemment entretenue par le personnel de l'IFP, grâce notamment à une préparation inventée à cet effet dont on peint les feuilles pour prévenir l'usure des ans et les attaques d'insectes. Il s'agit d'une mémoire d'autant plus en péril que le sens du patrimoine est encore peu développé en Inde du Sud, et que ce type de manuscrit est soit détruit car considéré

comme vieilleries par ses propriétaires, soit au contraire vendue sur le marché à des prix de plus en plus élevés.

- Une autre collection patrimoniale est quelque 130 000 photos de temples et de statues religieuses, prises à partir de 1956. Parmi ses usages non directement scientifiques, notons celui fait par la justice et la police, étant donné qu'une photo de statue prise il y a plus de cinq décennies dans un village peut prouver, si on l'identifie avec une antiquité actuellement présente dans un musée ou une galerie privée, que cette statue a été volée (Sricandane, 2016).
- Plus directement associées à l'écologie sont les autres collections. L'IFP abrite environ 3 000 cartes (végétation, sols...) dont beaucoup ont été réalisées par les cartographes et les chercheurs de l'Institut, suite à de longues et parfois difficiles missions de terrain dans toute l'Inde du sud et au-delà. Elles sont le support d'une typologie des couverts tropicaux établie à cette occasion, qui est reconnue par la recherche internationale (Chatton, 2020).
- Le laboratoire de palynologie possède 15 500 spécimens de pollens, particulièrement utiles pour reconstituer la flore des paléo-environnements en Asie du sud, et notamment pour épauler la recherche archéologique.
- L'IFP étudie depuis les années 1980 l'évolution de dix hectares de forêt tropicale au Karnataka, avant tout en cerclant les arbres pour évaluer leur croissance. Pour étudier les impacts du changement climatique, disposer de plus de trois décennies de données se révèle un atout unique.
- Enfin, un herbier de 24 000 pages, certaines datant du 19^{ème} siècle, constitue une remarquable base de données, centrée sur l'Inde du sud (<https://www.ifpindia.org/resources/herbarium/>).

L'IFP n'est cependant pas un musée, mais un institut de recherche. La conservation est certes une mission essentielle, en particulier parce qu'en Inde la notion de « patrimoine » mais aussi les moyens matériels de protection à long terme demeurent souvent peu développés. Mais il reste à articuler les bases de données que représentent les collections avec les projets lancés par les départements de recherche de l'IFP.

III. Quatre départements de recherche, entre SHS et sciences de la nature

Le département le plus ancien, à l'origine de l'IFP, est celui d'Indologie. Il est consacré à l'étude des textes anciens, avant tout sanskrits : grammaire de Panini, *Agamas*, *Vedas*, etc. Fondé sur l'étude des manuscrits, déchiffrés et édités tout à la fois par des chercheurs formés en sciences humaines et par des érudits *pandits* brahmanes, il représente une passionnante tentative pour marier les savoirs « occidentaux » et indiens.

Le département de Sciences sociales a lui aussi sa part d'humanités (études tamoules contemporaines), mais ses projets sont plutôt ancrés en histoire, géographie, anthropologie, sociologie, économie, sur des thèmes très variés, depuis l'histoire de la photographie à la sociologie des migrations, de l'agriculture irriguée aux *smart cities*. En 2021, on note ainsi, pour se limiter aux projets portant sur l'environnement, des recherches sur les étangs périurbains de Pondichéry, la gestion collective des forêts himalayennes, les forages agricoles au Karnataka, ou la contrebande de bois au Tamil Nadu (<https://www.ifpindia.org/research/social-sciences/nature/>).

Le département d'Ecologie travaille quant à lui main dans la main avec celui de Géomatique – lequel a une vocation transversale car il collabore aussi avec les Sciences sociales pour produire des cartes ou des systèmes d'information géographique. Outre la palynologie, dont les projets en cours portent sur la végétation du Quaternaire ou sur les préférences alimentaires des abeilles contemporaines, l'écologie étudiée est avant tout celle

des forêts, littorales (mangroves) ou continentales, dans leurs dynamiques les plus complexes, en associant des techniques de pointe comme la télédétection, la modélisation, le laser Lidar... et les travaux de terrain au milieu des sangues (<https://www.ifpindia.org/research/ecology/>).

Le risque est qu'en ces temps de recherche fondée sur des appels à projets qui poussent à des collaborations internationales génératrices de grosses équipes, sur des terrains très divers, les chercheurs de ces quatre départements oublient les trésors recelés dans le bâtiment même qui les abrite : non seulement les collections physiques, de type herbier ou pollens, mais aussi les archives des projets du passé, que ce soit les cahiers de notes des chercheurs en sciences sociales ou les tableaux de données des écologues, sur des thématiques et des terrains qui se trouvent retravaillés au fil des décennies. Comment articuler recherche et collections ? Comment conjuguer une science au présent sans perdre la mémoire de la science passée ?

Un des enjeux de la trajectoire scientifique de l'IFP est donc de tirer parti de la richesse de ses collections pour y assoir, au moins en partie, ses recherches. Un autre est de rendre public ses activités, au nom de la diffusion de la science, par d'autres canaux que les publications scientifiques internationales. Ainsi, l'IFP a produit une application pour smartphone permettant l'identification d'arbres, et collabore à un portail interactif fondé sur la « science citoyenne » : <https://indiabiodiversity.org/> offre ainsi en ligne des informations sur plus de 58 000 espèces indiennes, mais est nourri en retour des informations et observations envoyées par des amateurs ou professionnels. Sur un tout autre plan, l'IFP abrite au premier étage de son bâtiment principal une exposition permanente (aujourd'hui en cours de reconstruction), ouverte au public, qui cherche à présenter les activités de l'Institut, avec le défi de montrer le dynamisme de ses recherches sans tomber dans le côté poussiéreux que pourrait offrir une présentation trop plate des collections.

IV. Le projet *Mémoires Environnementales En Tension*

Nous voudrions maintenant présenter plus en détails deux projets de l'IFP qui explorent avec une certaine dimension artistique les complexes rapports entre mémoire et environnement. Le premier, *La vie secrète des paysages : Mémoires Environnementales En Tension* (MEET), est financé par le Labex de l'Université Paris Lumières *Les passés dans le présent* (2022-2024). Entre autres thématiques, il s'attache à analyser deux types de mémoires de l'environnement : l'arbre et l'eau.

Mémoire de l'arbre tout d'abord : le santal rouge (*red sanders*) est une espèce protégée dont la vente est théoriquement sous contrôle de l'Etat indien, alors qu'il jouit d'une forte demande sur les marchés de l'Asie orientale pour être transformé en meubles de valeur ou en instruments de musique. Cet arbre est désigné dans l'herbier de l'IFP par son nom scientifique *Pterocarpus santalinus* (cf. figure 2). Il s'agit là de la mémoire scientifique, qui inclut ici le spécimen physique, cousu sur une page de carton, avec feuilles et fruits, mais aussi des métadonnées qui informent du lieu et de la date de la collecte. Le contraste est grand avec une autre mémoire, celle des discours villageois recueillis à propos cet arbre qu'on trouve dans des forêts naturelles mais aussi en plantations (fig.3). Les discours portent alors beaucoup sur la rigidité de l'Etat qui rend difficile sa coupe et sa commercialisation, mais aussi sur le commerce de contrebande dont il fait l'objet en Inde du Sud.



Fig.2. *Pterocarpus santalinus* dans l'herbier de l'IFP (© IFP).



Fig.3. Jeune plantation de santals rouges (photo F. Landy)

Car les mémoires environnementales peuvent être portées par des figures humaines – ou quasi-divines – comme les bandits œuvrant dans les forêts. Figure emblématique du Robin des bois en Inde du sud, Veerappan était un contrebandier spécialisé dans l'ivoire d'éléphant et le bois de santal. Crédité du meurtre d'environ 120 policiers et agents forestiers, il a été assassiné par la police en 2004 après vingt années passées dans la *jungle* à la frontière du Tamil Nadu et du Karnataka. Il aurait tué plus de 2000 éléphants pour récupérer leurs défenses. Comment un homme dont on dit qu'il a régné sur le trafic d'ivoire, de carrières de pierre et de bois de santal peut-il incarner cette mémoire des forêts, y compris la mémoire de leur protection ?

Veerappan apparaît pour ses plus fervents admirateurs comme celui qui a protégé – et gouverné - la jungle, les animaux et les populations autochtones « tribales » contre l'exploitation des ressources par un État prédateur, et contre les visées des organisations écologistes (rarement favorables aux populations tribales). En restant fidèle à son mode de vie

dans la jungle, en menant une vie simple, on dit de lui qu'il faisait montre de compétences exceptionnelles, comme parler aux animaux, reconnaître l'animal au crissement des feuilles jonchées sur le sol : autant de compétences déniées aux agents forestiers. Ces qualités n'empêchent pas qu'il fut aussi un trafiquant soutenu par des politiciens criminels mafieux quoique élus démocratiquement, qui faisaient sortir le bois et l'ivoire de la forêt pour le commercialiser. D'autre part, son engagement régionaliste en faveur du Tamil Nadu, Etat considéré comme victime de la politique fédérale de New Delhi mais aussi de son voisin le Karnataka, a contribué à générer des mémoires antagonistes. D'un côté, Veerappan est « récupéré » encore aujourd'hui par certains politiciens tamouls (fig.4). De l'autre, il avait notamment enlevé la star du cinéma du Karnataka Raj Kumar. Le film *Killing Veerappan* de 2016, en kannada (la langue du Karnataka), prend clairement position. « Il a fallu 10 ans pour tuer Ben Laden, il en a fallu 20 pour tuer Veerappan », dit la bande-annonce du film hindi qui en sera le remake. Cette figure incarne donc une mémoire environnementale particulièrement conflictuelle, qui permet au chercheur d'explorer les assemblages entre environnement, politique et mafia (Picherit 2019 ; Michelutti et Picherit 2021).



Fig.4. L'image de Veerappan instrumentalisée par un candidat du parti AIDMK aux élections locales (février 2022, photo F. Landy)

La mémoire de la nature, ce n'est cependant pas seulement la mémoire des humains à propos de la nature. C'est aussi la mémoire dont témoigne la nature elle-même. En témoigne une autre composante du projet MEET, qui porte sur la baisse des nappes phréatiques engendrée par une trop importante irrigation les années précédentes. MEET réutilise ainsi les données du projet ANR ATCHA (2017-2022), qui étudie les dynamiques des stratégies des agriculteurs au Karnataka en fonction de l'évolution des pluies, des sols et de l'eau souterraine. On souligne ainsi les congruences mais aussi les divergences de plusieurs types de mémoires.

Mémoire physique des aquifères, qui se souviennent des années passées : la recharge complète des nappes, à la suite de bonnes moussons, peut prendre beaucoup de temps si pendant plusieurs saisons les agriculteurs ont pompé l'eau sans relâche pour pratiquer des cultures irriguées plus lucratives que les cultures pluviales traditionnelles. Dans la zone

étudiée de Berambadi, le sommet de la nappe a progressivement chuté de -12 à -42 mètres en moyenne entre janvier 2011 et janvier 2018, du fait de pompages supérieurs à la recharge annuelle permise par les pluies. Seules les très abondantes précipitations de 2018 et 2019 vont ensuite permettre au plafond de la nappe de remonter au niveau de 2010 (figure 5).

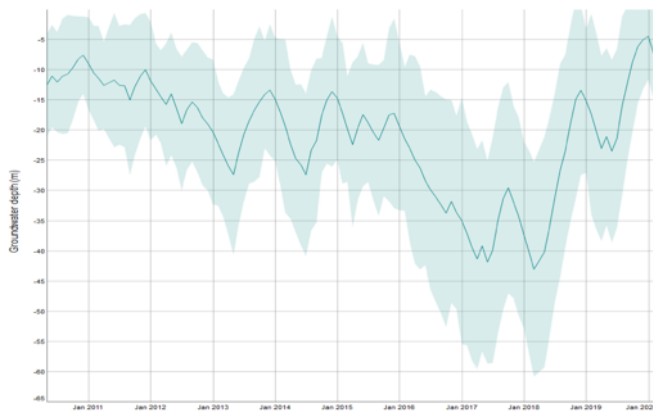


Fig.5. Evolution de la nappe souterraine à Berambadi entre 2010 et 2020. Source : projet ATCHA.

Mémoires scientifiques des chercheurs, certains d’entre eux voulant « patrimonialiser » les nappes pour les gérer comme un bien commun de façon plus « durable », afin que jamais elles ne s’assèchent (Landy et al., 2021). Il s’agirait de mettre en place une mémoire du long terme, qui limiterait les pompages de ces forages individuels en développant les ententes collectives entre agriculteurs. Objectif : garantir à l’avenir une disponibilité en eau égale à celle du passé. La plupart des chercheurs se contentent cependant de prendre bonne note des évolutions, en soulignant l’élasticité des milieux. Leur mémoire est celle des tableaux de données produites par leurs sondes, mais aussi par les modèles fondés sur l’imagerie satellite pour évaluer les taux d’humidité des sols.

Mémoires paysannes des agriculteurs enfin, encore plus clivées, dont les discours et les représentations varient selon le sexe ou la caste, mais surtout selon la classe sociale. Les exploitants aisés se satisfont de la baisse des nappes. Ils ont les moyens de forer plus profondément alors, ou bien ils louent d’autres terres dans des communes où l’eau demeure disponible, ou ils comptent sur les revenus de leurs investissements diversifiés, notamment en ville. Ils peuvent ainsi attendre sans difficulté qu’après quelques années les nappes se retrouvent rechargées par une succession de bonnes pluies. Il n’en va pas de même pour les agriculteurs pauvres, ouvriers agricoles ou petits propriétaires, qui doivent émigrer saisonnièrement au Kerala voisin encore davantage qu’ils ne le font d’habitude, ou qui se résolvent à décapitaliser – vendre terre ou bétail - et à s’endetter lourdement auprès d’usuriers.

Le projet MEET a parmi ses objectifs de restituer toutes ces mémoires environnementales dans leur diversité, de l’arbre et de l’eau, des paysans et des chercheurs, mémoires autochtones et mémoires des autres. Par quelles modalités des éléments ou des dimensions cachées du paysage se trouvent-elles investies de propriétés (sacrées, culturelles ou mémorielles) ? Comment restituer par le dessin, le multimédia et la muséographie la vitalité de ces relations ? L’objectif est de créer les conditions durables d’un dialogue fécond entre archives, milieux, sources et méthodes différentes, et de mettre en œuvre des formes nouvelles de restitution afin de sensibiliser à la vie, visible ou secrète, des paysages. Les modalités de restitution des mémoires environnementales, qu’elles soient d’ordre littéraire, poétique, scientifique, muséographique et scénographique, sont donc au centre des projets que nous développons avec nos partenaires : la *Science Gallery* et le *National Center of Botanical Sciences* de Bangalore, le *National Institute of Design* d’Ahmedabad, et en France le Muséum

National d'Histoire Naturelle. La Science Gallery a notamment l'habitude d'organiser des événements multi-sensoriels centrés sur des éléments naturels (l'eau, le carbone, pour parler des expositions les plus récentes) (<https://bengaluru.sciencegallery.com/submerge>). Les parallèles sont évidents avec une exposition parisienne comme *L'Odysée sensorielle*, ouverte par le Muséum en 2021. Mais MEET projette aussi d'organiser des restitutions et des ateliers hors des espaces muséaux, *in vivo*, par exemple dans un bois sacré villageois.

Par ailleurs, d'autres formes plus classiques de restitutions ne doivent pas être négligées, comme le livre ou l'article. Il en va ainsi pour notre second projet.

V. Le projet *Paysages du Sangam*

Celui-ci s'interroge sur la façon d'aborder l'art poétique par l'archive vivante que représente le paysage : c'est ainsi que les paysages tamouls de la poésie antique dite « du Sangam » sont revisités par une double recherche, fondée d'une part sur un dialogue entre des géographes et des chercheurs en tamoul classique, et d'autre part sur un voyage photographique dans le Tamil Nadu d'aujourd'hui.

La première approche, la plus scientifique, est d'interroger la poésie tamoule du Sangam, vieille de deux millénaires, qui est souvent qualifiée de « poésie du paysage ». Elle pourrait être ainsi comparée à la célèbre poésie chinoise du *shanshui*, qui lui est un peu postérieure. Dans quelle mesure les poètes indiens de l'époque portaient-ils une réelle attention au paysage ? Se pourrait-il que cette littérature puisse relever, selon l'expression d'A. Berque (2018), d'une véritable « pensée du paysage » ? De fait, les émotions et tout un « paysage intérieur » s'y reflètent – même si la description des paysages n'est pas toujours très présente dans leur dimension matérielle. En particulier, un mot souvent employé par les commentateurs médiévaux ultérieurs pour classer les poèmes est couramment traduit par « paysage » ou *landscape* (Wilden, 2002). Pourtant ce terme, *tinai*, est très rare dans les œuvres mêmes. Notre article (Landy et al., à paraître) décrit les *avatars* successifs qu'ont connus cette poésie et la notion de *tinai* dans la mémoire tamoule et la société contemporaine. De nos jours, une lecture régionaliste, souvent très politique, a contribué à fossiliser les poèmes sous cette étiquette de littérature du paysage.

Cette première approche est ambitieuse, car elle associe des géographes et des spécialistes de tamoul ancien. Notre seconde approche est encore plus risquée, car ses fondements sont épistémologiquement fragiles ; elle permet toutefois une dimension sensorielle qui manque à la première. Sur les traces des poètes du Sangam, il s'agit de parcourir les paysages du Tamil Nadu contemporain, qu'ils soient agricoles, urbains ou forestiers, en utilisant non plus le stylet comme le faisaient les rédacteurs des manuscrits sur feuille de palme, mais l'appareil photo. Peut-on mettre en regard ces paysages actuels avec les cinq milieux (*tinai*) des commentateurs médiévaux, désormais popularisés sous des formes picturales assez standardisées (figures 6 et 7) ?



Fig.6 : La poésie du Sangam dans l'imagerie populaire : le *tinai* forestier appelé *mullai* (Sangam Art Gallery, Madurai. Photo : C. Rigal)



Fig.7 : La poésie du Sangam dans l'œil d'un photographe tamoul contemporain : le *mullai* vu par G. Sricandane.

Le projet se rapproche de celui du photographe Marc Riboud, parti jadis à la recherche des paysages picturaux du *shanshui* dans les paysages contemporains des monts Huang (cf. <https://fleurdepluieblog.wordpress.com/2016/12/01/peinture-de-montagne-et-deau-peinture-shanshui/>). Mais le défi ici est encore plus grand, car chez Riboud les paysages des monts Huang ne sont quasiment pas anthropisés, alors que pour notre photographe, Gopinath Sricandane, il s'agit de photographier des milieux transformés, voire industrialisés, et de les confronter avec des paysages décrits par des poètes deux millénaires plus tôt. Le livre, en cours de rédaction, mettra face à face en double page un poème et une photographie contemporaine. Le paysage actuel apparaît alors comme une archive vivante, paysage souvent fonctionnel, mais parfois relique au sens où il a pu être façonné par des activités et des idéologies disparues. Il est alors palimpseste. Mais gardons-nous de prétendre lui faire remonter 2000 ans pour le comparer à ce qui pouvait exister à l'époque des poètes. Dans quelle mesure est-il légitime de mettre en regard des paysages saisis par l'objectif de

l'appareil photo avec des descriptions poétiques, souvent symboliques, de paysages partiellement imaginaires qui se sont trouvés ensuite assignés dans une typologie forgée par des commentateurs férus de logique ? La démarche pourrait apparaître vaine, si l'on pense que le but est de mettre en parallèle l'idéal et le réel. Mais il s'agit de bien autre chose. D'une part, les paysages décrits par les poètes le sont souvent de façon fort réalistes – il s'agit du quotidien des agriculteurs, ou des comportements des bêtes sauvages, ou des couleurs de la montagne fleurie. D'autre part, la photographie elle-même sait se faire poésie, et s'extirper du réel pour finalement parvenir à dialoguer avec ces œuvres littéraires. Et c'est au lecteur d'imaginer et d'interpréter les poèmes et les photographies placés côte à côte.

Un dialogue de plus entre sciences sociales, écologie et art. On l'a compris, la marge est étroite. Les sciences ne doivent pas perdre leur rigueur et la mise à distance qui fondent leur légitimité, même dans une perspective postcoloniale. L'art ne doit pas perdre sa dimension sensible au contact des chercheurs. Mais nos projets sont autant d'appels à explorer toutes les facettes et tous les potentiels de telles collaborations. L'hybridité interspécifique, telle qu'elle peut exister dans la nature, se révèle souvent stérile. Dans nos domaines elle est assurément féconde.

REFERENCES

- Berque, A., *La pensée paysagère*, Bastia, Editions éoliennes, 3^{ème} édition, 2018.
- Chatton, H., *L'Institut français de Pondichéry : Une histoire transnationale (1945-1988)*, mémoire master 2, ENS-ENC-PSL, 2020.
- Landy, F., L. Ruiz, J. Jacquet, A. Richard-Ferroudji, M. Sekhar, H. Guétat-Bernard, M. Oger-Marengo, Venkatasubramanian G., "Commons as Demanding Social Constructions: The Case of Aquifers in Rural Karnataka", *International Journal of Rural Management*, 17, 1, 2021, pp.27-54.
- Landy, F., Gauché, E., Sricandane, G., à paraître, « La poésie antique du Sangam est-elle vraiment une poésie du paysage ? Littérature tamoule classique et vision contemporaine du paysage », soumis à *Vertigo*.
- Michelutti L. et D. Picherit, « Le bandit et ses mythes. La production collective du charisme violent », *Terrain. Anthropologie & Sciences Humaines*, 2021, pp.5-21.
<https://journals.openedition.org/terrain/21028>
- Picherit, D., "Smuggling red sanders, violence and electoral democracy in South India". In Harriss-White, Barbara and Michelutti, Lucia (eds), *The Wild East. Criminal Political Economies Across South Asia*, Londres, UCL Press, 2019, pp.194-214. Accès libre : <https://www.jstor.org/stable/j.ctvfrxr41>
- Sricandane, G., *Shadows of God. An archive and its images*, IFP-EFEO, Pondichéry, 2016.
- Wilden, E., "Anthropomorphic Nature: The Symbolic Code of Akam Poetry." In: J. Vacek, H. Preinhaelterová (ed.), *Pandanus 2002: Nature in Indian Arts and Literature*, Prague, 2002, pp.165-186.